

Isabelle Stengers

Réinventer la ville ?
Le choix de la complexité

Préface d'Alain Berestetsky et Thierry Kübler

Edité à l'occasion d'"Urbanités" rencontres pour réinventer la ville, une initiative du Département de la Seine Saint-Denis organisée par la Fondation 93 dans le cadre de citésplanète, réalisée en collaboration avec l'ASTS.

Réinventer la ville ?
Le choix de la complexité

Isabelle Stengers
Université Libre de Bruxelles

Préface

“ J’ai toujours pensé qu’un problème n’était pas trop mal posé lorsque, posé ainsi et non autrement, il croise d’autres problèmes et les met en résonance au point de la plus haute difficulté ” revendique Isabelle Stengers. Et elle tient parole dans “Réinventer la ville ? Le choix de la complexité”, un texte éblouissant qui part de l’aposition, du contraste, entre deux concepts : “complexe” et “compliqué”. Elle questionne, entre autres, les auspices sous lesquels se conçut la ville du XIXe siècle, interroge avec force et humilité nos rapports avec Gaïa, la déesse de notre Terre vivante. À saute-mouton entre la physique, l’éthologie, l’histoire, Isabelle Stengers tire successivement un babouin, un pingouin, un boulanger, un feu rouge de son chapeau de philosophe et, à la lecture, des mises en d’autres perspectives, des retournements s’opèrent.

Tout ce compliqué qui régit la ville et, partant, nombre de rapports sociaux, recouvre un rêve de stabilité où chaque chose participe d’un ordre qui veut les barbares des périphéries bien gardés, bien parqués. Le chaos pointant le bout de son nez, il serait illusoire de croire qu’en changeant une pièce ou deux, la mécanique -les laissés pour compte momentanément anesthésiés- va à nouveau tourner. Isabelle Stengers en appelle à une organisation complexe qui ne serait plus un mécano de sous-entités mais une construction où alliances, négociations, conflits, apprentissages communs composeraient un tout. Un tout et en mouvement. Une entité où l’individu, chaque individu, serait un centre. Une utopie ? Allez savoir... Allez essayer plutôt !

La plus grande utopie serait de penser.... Que l’on peut se passer d’utopie.

Alain Berestetsky, Thierry Kübler.

Réinventer la ville ?

Le choix de la complexité

Accepter d'ouvrir ce colloque, alors que je ne suis ni urbaniste ni représentante d'acteurs protagonistes du paysage urbain, constitue pour moi un pari étrange. Accepter l'invitation de vous parler de "complexité" est encore bien plus inquiétant.

La complexité fait partie de ce qu'on appelle souvent les "nouveaux paradigmes". En son nom, combien de dissertations n'ont-elles pas déjà été écrites, combien de grandes perspectives n'ont-elles pas été ouvertes, combien de contrastes entre hier, où l'on "croyait", et aujourd'hui, où l'on "sait", n'ont-ils pas été proposés.

Cependant, si j'ai accepté cette invitation, c'est précisément à cause de ce défi : tenter de prendre au mot tous ceux qui annoncent que la pensée de la complexité constitue une nouveauté importante, susceptible de nous obliger à concevoir autrement ce à quoi nous avons affaire, et par exemple les villes.

Je commencerai par une caractérisation très simple de ce que l'on peut appeler "entités complexes". Je dirai que ce sont celles qui ne se laissent pas décomposer en sous-entités plus simples. Ce qui se laisse décomposer, ou analyser sur un mode tel que le fonctionnement d'ensemble de l'entité apparaisse comme la somme de parties fonctionnelles, sera dit "compliqué".

Pour prendre un exemple un peu inattendu, Bruno Latour propose un contraste entre un groupe de babouins, qu'il caractérise en tant que "complexe", et certains aspects des sociétés humaines qui sont seulement "compliquées".

En effet, les relations entre babouins sont aujourd'hui décrites comme "se fabriquant" en permanence, pour reprendre l'opposition bergsonienne entre le "tout fait" et le "se faisant". La place d'un babouin dans son groupe ne peut être déduite d'un trait qui lui appartiendrait en propre, de manière stable, à la manière d'un attribut - celui-là est dominant, celui-là, soumis. Cette place dépend d'un réseau d'alliances qui ne cesse de se modifier, enjeu de négociations, d'épreuves, de vérifications continues. L'éthologue ne peut déduire, il ou elle doit apprendre à suivre, à cartographier.

En revanche, les sociétés humaines ont inventé les possibilités de stabiliser, au moins partiellement, les rôles ou les attributs. Le policier n'est pas censé avoir à négocier son autorité, son uniforme la signale pour tous. Je n'ai pas à hésiter, lorsque je vois l'uniforme du policier. Sa signification est "toute faite".

Il en est de même avec la signification des feux, selon qu'ils passent au rouge ou au vert, avec le nom des rues, les numéros des maisons, avec ce que l'on peut anticiper en entrant dans une boulangerie, avec le statut des gens, en tout cas de ceux qui ne sont pas "sans papiers".

Bref un nombre indéfini de ce qu'on appelle souvent "conventions", est inscrit de manière assez durable pour que, sans trop y penser, nous puissions nous y fier. En tant que répondant à la longue série de ces conventions, une vie humaine peut être compliquée, mais non pas complexe. Ainsi, si je grille un feu rouge, par exemple, le boulanger ne refusera pas de me vendre du pain, ou bien si un policier se fait insulter au mépris de son uniforme, ses collègues ne se retourneront pas contre lui pour le chasser du quartier.

Une telle distinction est relative, bien sûr. Bien des policiers, dans certains quartiers, bien des enseignants, dans certaines écoles, savent que leur fonction ne leur garantit plus du tout un rôle stable. Leur métier est devenu "complexe". D'autre part, toute une série de conventions qui règlent la vie urbaine, doivent être entretenues en permanence par des corps de métier aux relations parfois complexes. La complication que permettent et visent les conventions n'est pas une donnée stable mais une réussite sans cesse produite.

Passons à un autre exemple, où apparaît également le contraste entre complexe et compliqué, et sa relativité : la description d'un corps vivant.

On a dit que la santé était le silence des organes. C'est aussi, et peut-être surtout, la possibilité de décrire chaque organe, et même chaque interaction biochimique, en tant que remplissant une fonction. Chaque organe, chaque interaction a donc à la fois une identité séparable et une raison d'être en ce qui concerne la vie du corps. Un peu comme le policier, le feu de signalisation, le facteur, etc.

Mais cette belle stabilité peut disparaître en cas de maladie. Dans ce cas, tout peut se brouiller. Ce qui semblait avoir pour fonction de faire ceci ou cela peut se mettre à jouer d'autres rôles, tout à fait inattendus et très souvent négatifs pour le bien-être de la personne. Les échelles de description peuvent se mélanger, ce qui était décrit comme séparable se met à communiquer. Bref, on ne sait plus comment décrire, et on se rend compte que la possibilité de décrire était liée à la possibilité d'attribuer des fonctions. Et que la possibilité d'attribuer des fonctions était, elle-même, liée à la distinction que je propose entre compliqué et complexe.

Ce qu'on appelle la santé se traduirait donc, en pratique, par la possibilité de ramener un corps à un fonctionnement compliqué, certes, mais interprétable sur un mode économique, c'est-à-dire logique, chaque partie jouant un rôle assez bien déterminé et fonctionnellement intelligible.

Vous vous en êtes rendu compte, mes deux exemples n'appartiennent pas à ce qu'on appelle les "sciences de la complexité". Je n'ai pas défini un "objet complexe" au sens où on lui associe aujourd'hui un savoir de type nouveau. Je ne vous ai pas proposé un système illustrant un fonctionnement "à la frontière entre l'ordre et le chaos" (superbe métaphore, pourtant), ou un système caractérisé par des relations hautement non linéaires, dont le comportement peut connaître, à travers une succession de "bifurcations", des transformations qualitatives. Je ne vous ai pas non plus parlé de la complexité désormais associée à la diversité des écosystèmes, ni du lien découvert à travers les simulations informatiques, entre complexité et robustesse. Ni de la complexité associée au système climatique, dont le caractère chaotique est illustré par l'image célèbre du "battement de l'aile d'un papillon".

Bref, je n'ai pas associé la complexité avec le thème d'une "découverte" qui marquerait l'histoire de nos savoirs, et permettrait de faire la différence entre le paradigme d'hier et celui d'aujourd'hui, le premier privilégiant le déterminisme, la prévisibilité et donc la stabilité, les relations linéaires entre causes et effets, la possibilité de spécifier la bonne question à partir de laquelle un système deviendra intelligible, le second mettant en scène l'imprévisibilité, la sensibilité aux conditions initiales, les attracteurs étranges, les bifurcations. Et j'en passe. Ce que je vous ai présenté est un contraste, non une opposition. Et le contraste entre compliqué et complexe n'est pas, ici, affaire de "progrès de la connaissance" - nous découvrons que ce n'est pas compliqué mais complexe - il est affaire de situation, au sens fort : non pas "comment on est situé" mais "comment on se situe".

Qu'il s'agisse des babouins, des protagonistes d'une vie urbaine, mais aussi d'un corps vivant, nous avons affaire à de véritables choix pratiques, liés à des enjeux. Et ces enjeux associent la manière dont pourront être décrits à la fois l'activité des différents protagonistes, babouins, habitants des villes, organes, mécanismes biochimiques, et leur résultante.

Le mode de socialité babouine que j'ai pris comme exemple de complexité fait partie de l'invention de ce que c'est, risquer d'être babouins dans le monde. Risquer un rapport entre individu et groupe qui doit être renégocié en permanence dans un monde où d'autres espèces animales, les pingouins par exemple, ont risqué une tout autre définition de ce rapport, avec d'autres enjeux, d'autres définitions de la réussite.

Quant au contraste entre la logique fonctionnelle d'un corps en bonne santé et l'enchevêtrement terrifiant des relations caractérisant un corps malade, il ne désigne pas d'abord nos possibilités de connaître, mais le corps en tant qu'il réussit à rester vivant. L'ensemble des descriptions de ce que l'on appelle des "fonctions" biologiques, n'est pas, comme les descriptions du climat ou celles d'un écosystème, "neutre quant aux valeurs". Ce

sont de véritables célébrations du succès que constitue "tenir ensemble" pour un corps vivant, selon tel mode plutôt que tel autre.

La différence que je marque entre les systèmes qui sont complexes "de fait", par exemple le système climatique, et les situations où le contraste entre complexe et compliqué est lié à un choix pratique me semble cruciale. C'est pourquoi, avant de passer à la question des villes, j'envisagerai un cas aujourd'hui très important de complexité neutre quant aux valeurs. C'est la désormais célèbre figure de Gaïa : la Terre en tant que planète vivante, résultant d'une histoire qui associe irréductiblement et sur un mode complexe, les terres, les océans, les climats et les vivants.

Gaïa, au point de départ, a été assez mal caractérisée. Elle a été comparée à un corps vivant, à un organisme, un organisme qu'il nous fallait respecter et protéger. Or, la question que pose notre avenir devient beaucoup plus intéressante si l'on considère que Gaïa n'est pas du tout un organisme, au sens où l'on pourrait la dire bien portante ou malade. Quoique les hommes fassent, Gaïa survivra, et plus que certainement survivront ces vivants innombrables qui ont été les véritables artisans de la Terre en tant que planète vivante, les microorganismes. Ce que Gaïa annonce est notre dépendance étroite, à nous humains - et aussi, malheureusement pour eux, la dépendance d'une série d'autres gros animaux qui n'avaient pas demandé à être solidaires de nos histoires - par rapport au régime d'existence actuel de Gaïa, un régime d'existence que nous pourrions bien avoir le pouvoir de modifier. Ce que nous considérons comme « naturellement donné », cadre stable de nos activités et de nos calculs, pourrait bien être mis en question par ces activités et réduire à néant le principe de ces calculs.

Que Gaïa soit complexe est ce qui nous inquiète aujourd'hui, et à juste titre. Le fait qu'il n'y ait pas de commune mesure énergétique entre les « moyens » humains et ceux de Gaïa ne garantit pas la pérennité de son mode d'existence actuel, dont nous dépendons. Certes, tornades, marées, transports climatiques ou hydrodynamiques (mousson, Gulf Stream) mettent en jeu des quantités d'énergie par rapport auxquelles celles que peuvent mobiliser les humains sont dérisoires. Mais les "perturbations" liées aux activités humaines peuvent bel et bien entraîner des effets sans aucune mesure, elles aussi, avec les quantités mobilisées par ces modifications.

Ceux qui, pour dire ce qui menace les humains, parlent d'un haussement d'épaule de Gaïa se débarrassant d'un moucheron qui la chatouille, visent assez juste. Le haussement d'épaule est, quantitativement, une réaction démesurée par rapport à l'attouchement, mais cette réaction désigne une sensibilité. Ce qui est en question est la sensibilité, par rapport aux perturbations humaines, du mode d'agencement complexe entre processus qui inséparablement concourent au régime d'existence de Gaïa. Mais ce régime d'existence, à part le fait que nous dépendons de lui, n'a rien de particulier. Contrairement au corps vivant, il n'y a pas de distinction intéressante, sauf pour nous, entre une Gaïa en bonne santé et une Gaïa malade.

Avec Gaïa nous avons sans doute affaire à la plus puissante figure de la complexité au sens que j'ai dit "neutre quant aux valeurs", celle que rencontrent tous ceux qui tentent de mettre en modèle des processus hautement interdépendants. Gaïa n'est pas un organisme, dont le régime d'existence devrait être célébré comme un succès pour elle, c'est un être irritable, un agencement chatouilleux de forces indomptables, dont la (toujours relative) tranquillité nous importe au plus haut point.

Comment cette figure de la complexité situe-t-elle ceux qui apprennent à la rencontrer ? Il s'agit de dire adieu à la simplicité, certes, mais il s'agit aussi de dire adieu à la figure rassurante d'une stabilité garantie, quasi maternelle. Gaïa oblige à adopter une perspective radicalement asymétrique, à ne pas attendre la moindre réciprocité. On ne négocie pas avec Gaïa. Nos supplications ne l'atteignent pas comme elles étaient censées atteindre les anciens Dieux, et leur faire abandonner leur juste vengeance. Gaïa ne connaît pas la vengeance, seulement l'instabilité.

Il nous faut donc apprendre à penser en la prenant en compte, tout en sachant qu'elle-même ne nous prend pas en compte le moins du monde. Que le Gulf Stream puisse disparaître, et avec lui le climat tempéré de l'Europe de l'Ouest ou que le Bengla Desh puisse être submergé ne sont pas des menaces au sens usuel, au sens où il nous serait dit, "attention, essayez de mieux vous comporter". Celui ou celle qui menace peut arrêter de menacer, au cas où il ou elle peut penser que la menace a été comprise. Lorsqu'il est question de Gaïa, ce ne sont pas des menaces car même si nous manifestions soudain les meilleures des intentions, la plus grande des sagesse, rien ne dit qu'il ne soit pas trop tard. Gaïa est inexorable, sourde à nos supplications.

Il s'agit donc, dans ce cas, d'apprendre sans le moindre espoir de réciprocité. L'abandon de cet espoir, c'est-à-dire une forme de sagesse stoïque, est en effet l'un des messages de ce qu'on appelle la "complexité", telle qu'elle est associée aux modèles et aux théories contemporaines. Ce qu'exprime très bien Stuart Kauffman, l'un des pères de l'"ordre à la frontière du chaos" dans son livre "At Home in the Universe". At home, chez nous, mais un très inquiétant chez nous. Ecoutez-le.

" Nos moindres mouvements peuvent déclencher de petits ou de grands changements dans le monde que nous fabriquons et refabriquons ensemble. Les trilobites sont venus et sont partis. Le tyrannosaure est venu et est parti. Chacun a essayé (...) chacun a fait de son mieux du point de vue de l'évolution. Considérez que 99,9 % de toutes les espèces sont venues et sont parties. Soyez prudents. Nos pas les plus assurés peuvent déclencher l'avalanche qui nous emportera, et ni vous ni quiconque ne peut prédire quel grain provoquera l'altération infime ou l'altération catastrophique. Soyez prudents mais continuez à marcher ; vous n'avez pas le choix. Soyez aussi sages que vous pouvez, mais ayez la sagesse d'admettre votre ignorance globale. Nous faisons tous le mieux que nous pouvons, et tout cela pour finir par produire les conditions de notre propre extinction, ouvrant le chemin à d'autres formes de vie et de manières d'être."

La sagesse des stoïciens nous demande d'agir sans nous donner à nous-mêmes de bonnes raisons d'espérer. C'est une grande pensée, une grande leçon, mais, et c'est ici le point pour moi important, elle ne me semble pas être pertinente, et bien plutôt catastrophique, dès lors que le problème posé concerne une situation de type politique. Et si un problème est bien "politique", au sens étymologique, c'est bien celui qui nous rassemble, celui de la Ville. Avez-vous remarqué que la belle exhortation de Kauffman pourrait parfaitement s'adresser au premier capitaliste venu, dès lors que ce qu'on appelle le marché économique est reconnu comme chaotique, ou à la frontière entre l'ordre et le chaos ? Et les capitalistes en effet, lorsqu'ils ne se dissimulent pas derrière des modèles stables et mensongers, mensongers parce que stables, issus de l'économie dite rationnelle, connaissent bien cette incertitude stoïque. Je vous rappelle ici la thèse de Max Weber sur l'Ethique protestante aux origines du capitalisme : les protestants calvinistes affirmaient ne pas pouvoir mériter la grâce divine, dépendre d'un arbitraire bien propre à susciter l'angoisse. Le succès dans l'accumulation réussie du capital, et l'interdit portant sur la jouissance immédiate des biens de ce monde qui lui correspond, en vint à fonctionner pour eux comme le seul signe susceptible de les rassurer. Si la réussite doit se décider dans un monde chaotique le parallèle est effectivement judicieux. Lorsqu'un capitaliste dit, avec ferveur, "le marché décidera", il évoque bel et bien un être dont les voies sont aussi impénétrables, imprévisibles et inexorables que celles du Dieu des Calvinistes. Mais avez-vous également remarqué dans quelle position étrange cette forme de sagesse nous met, lorsqu'il est question de la ville. Les métaphores deviennent autant d'insultes pour ceux qu'elle concerne. Les troubles sociaux deviennent comparables à des avalanches, par exemple, ce qui signifie que ceux qui y participent sont comme de la neige et des rochers : entraînés par un mouvement d'ensemble, sans pensée ni raison. Ce qui manque tout à fait d'"urbanité". Le capitaliste se moque bien de la politique, mais pour ceux à qui se pose un problème politique,

l'ensemble des métaphores liées aux systèmes qui sont de fait complexes n'est d'aucune aide, et, bien pire, les mènent à vider la question politique : on ne fait pas de politique avec des avalanches.

Afin de parler de la nouveauté que pourrait constituer la question de la complexité lorsqu'il est question de politique urbaine, il importe de souligner que la complexité au sens de Gaïa, des avalanches, de l'instabilité toujours possible n'est, quant à elle, pas du tout une nouveauté. Lisez les textes du XIXe siècle sur la foule, vous y trouverez ces termes - turbulence, crise, explosion, entraînement, bouillonnement, déchaînement, débordement - qui, aujourd'hui, sont repris par les théoriciens de la complexité pour caractériser les bifurcations et transformations qualitatives qui caractérisent certains systèmes complexes.

Lisez également les textes des urbanistes du XIXe siècle, ceux qui ont fabriqué ces rues où on devait circuler avec le minimum de frottement, de heurt, d'obstacle. Il s'agissait de favoriser un flux de circulation stable, c'est-à-dire laminaire, d'éviter les dissipations, les pertes, les turbulences. Il s'agissait d'éviter les attroupements qui peuvent être germes de trouble ou de congestion. La ville moderne fabriquée activement, délibérément, par ces urbanistes a pour mot d'ordre "circulez !"

Bref, nous n'avons pas attendu les théories de la complexité pour penser l'instabilité, la transition de phase brutale, la transformation qualitative de l'ordre circulant en turbulence destructrice ou en paralysie générale. C'est ainsi que pensaient ceux qui ont fabriqué nos villes modernes, ceux qui, précisément, ont fait le choix de la complication - les conduites de toutes sortes, conduite d'égout, évacuation des immondices, séparation entre la rue pour les voitures et les trottoirs pour les piétons, rectification des façades, etc. La ville moderne n'est pas issue d'un progrès, au sens anonyme, consensuel, quasi naturel du terme. Elle a été produite par le choix délibéré de lutter contre la complexité par la complication.

Ce choix, cette lutte, ont demandé beaucoup de travail, beaucoup de calcul, beaucoup d'entretien et de réglementation. Séparer l'espace privé, où l'on peut séjourner, et l'espace public, où il faut circuler, c'était une œuvre gigantesque. Pour les urbanistes, c'était faire œuvre d'hygiène plutôt que de politique, c'était fabriquer une ville sur le modèle d'un organisme en bonne santé, où rien ne stagne, où sont évités les désordres et la fièvre. La stagnation, c'est la corruption, c'est la maladie, c'est le désordre. Un organisme en bonne santé est celui où chaque fonction, bien séparée, est reliée aux autres par des mécanismes circulatoires sans accident ni turbulence.

Les urbanistes, donc, n'ont pas grand-chose à apprendre des théories de la complexité. C'est peut-être, en revanche, le fait que ces théories permettent de ressusciter de vieilles peurs, d'anciennes préoccupations, de plausibles oppositions, qui explique leur grand succès culturel, le sentiment que les scientifiques ont "découvert" quelque chose de très important. Ce qui ne signifie pas du tout que ces théories "ne seraient que" le reflet de ces peurs, préoccupations, oppositions. Je ne mets pas en cause l'intérêt des théories de la complexité mais le caractère foudroyant de leur succès.

En vous présentant le contraste entre la complexité des groupes de babouins et la complication inventée par les humains, je ne veux évidemment pas vous proposer de faire "retour" à la socialité babouine. Il serait étrange de mettre en cause - et de quel point de vue ? - l'invention humaine de marques stables, d'écritures, de rôles institués. Il s'agit d'un ensemble de conventions au sens fort du terme, au sens où con-venir renvoie à ce qui permet à des protagonistes de "venir en un même lieu", de se réunir. La convention n'est pas "seulement un accord", frappée par la marque de l'arbitraire ou de la répression. C'est un accord sans lequel certaines choses, que l'accord rend possible, seraient irréalisables. En l'occurrence sans lequel les concentrations d'humains que sont les villes seraient évidemment inimaginables. La société de babouins permet de rêver à l'authenticité sereine des anciens villages, où

l'anonymat n'existait pas, où chacun vivait en temps réel sous le regard et dans la dépendance des autres. Ce n'est pas un rêve d'urbaniste.

En revanche, il s'agit peut-être de penser les villes, au sens moderne, comme issues d'un choix qui va beaucoup plus loin que les conventions. Elles sont le produit d'une lutte délibérée, politique, technique et réglementaire, contre la complexité. Et cette définition de la ville a transformé en trouble, en désordre, en pathologie, bref en menaces, tout ce qui peuplait les anciennes villes, où le public et le privé ne s'opposaient pas mais s'enchevêtraient.

Ceci, en soi, n'est pas une dénonciation. C'est seulement parce que les villes sont désormais telles que les urbanistes ont conclu à la nécessité de tenter de les "réinventer", que mes remarques sont pertinentes. Elles signifient que le contraste entre complexité et complication doit peut-être être rejoué. Et s'il en est ainsi, c'est tout un ensemble d'idéaux liés à l'avènement de la complication qui doivent être activement, délibérément, mis en cause, et d'abord toute analogie entre la ville et un corps en bonne santé. Car il ne sert à rien de renverser les analogies, de faire l'éloge de la pathologie, des processus de cancérisation, des chutes de tension ou des embolies pulmonaires. C'est pourquoi j'ai parlé de situation au sens fort, "se situer" plutôt qu'"être situé". Si "réinventer la ville" a quelque chose à voir avec la question de la complexité, c'est l'ensemble des métaphores qui font de la ville un corps, qui doit être délibérément, consciemment, abandonné.

Le grand intérêt de la métaphore du corps, c'est qu'elle instituait la légitimité d'un savoir de type médical, d'intervention en cas de maladie, de pédagogie pour la prévention. Prévenir, expliquer, inculquer de bonnes habitudes, définir des dispositifs pédagogiques qui détournent des mauvaises habitudes, qui incitent à une bonne conduite, quitte à ce que la police se charge de ce qui ne serait plus ensuite qu'un écart minoritaire à un idéal consensuel : ce fut la grande invention des urbanistes et hygiénistes du XIXe siècle. Si cette invention a, aujourd'hui, atteint ses limites, ce sont non seulement les contenus de savoir mais aussi les rapports de savoir, les rapports qui autorisent et que supposent les savoirs prétendant à l'objectivité, qui doivent être réinventés. Et s'il y a une réinvention possible, elle me semble passer par la mise en inconnue, active, délibérée, de ce que la médecine oppose, et qui autorise son savoir : la santé et la maladie.

Je vous proposerais, pour m'aventurer dans la question difficile de ce à quoi engage peut-être l'abandon de toute ressemblance entre urbaniste et médecin, une phrase de Gilles Deleuze et Félix Guattari. Il s'agissait du cerveau, dont Deleuze et Guattari affirmaient qu'il ne peut être réduit à un organe de formation et de communication de l'opinion (ce que font les psychologies cognitivistes dont la position, par rapport à ce qu'ils appellent connaissance, est d'ailleurs analogue à celle des médecins face au corps et à celles des urbanistes et autres hygiénistes face à la ville). Si, pour Deleuze et Guattari, le cerveau échappe à un savoir de type objectif, c'est parce que, dans son cas, pénétrer, c'est créer .

Ce que savent bien les amateurs de drogues psychédéliques, mais aussi les adeptes des anciennes techniques spirituelles. Ce que savent tous ceux pour qui s'interroger sur le cerveau ne signifie pas savoir comment il fonctionne, mais apprendre - grâce à de nouveaux agencements sociaux ou individuels, de nouveaux branchements avec l'extérieur, de nouvelles prothèses techniques ou chimiques - ce dont il peut devenir capable.

Une des manières de dire "pénétrer c'est créer", c'est dire ce que la plupart d'entre vous savent déjà, "apprendre, c'est apprendre avec, créer les liens et les dispositifs qui permettent d'apprendre avec les populations intéressées, et non pas à propos d'elles". Apprendre en situation et non pas à propos de la situation. C'est-à-dire réussir à créer des situations correspondant à un apprentissage à double détente : l'apprentissage, par les protagonistes intéressés à une situation de la capacité qui est la leur, d'obliger les urbanistes et autres experts à apprendre avec eux, en eux et par eux.

Ce qui implique quelques contraintes, et d'abord le fait que, délibérément, activement, contre toute plausibilité, il s'agit de réussir à ne pas s'adresser à ceux qui "posent problème" en tant que "menaces", susceptibles d'être entraînés en une avalanche ou une émeute, ni non plus comme "faibles", victimes de difficultés, devant être assistés, être repris dans le tissu social. Comme c'est le cas, par exemple, lorsqu'on propose aux jeunes d'apprendre les vertus viriles de l'effort et de la solidarité en jouant au basket-ball dans les quartiers : je n'ai rien contre le sport, mais je soupçonne que les intéressés eux-mêmes savent qu'il s'agit avant tout de les occuper, et que ceux qui cherchent à les occuper les définissent à la fois en termes de "manque" et de "menace".

Le pari de "pénétrer c'est créer", projet aussi délibéré, politique, conscient, que fut celui de l'invention de la ville-organisme en bonne santé du XIXe siècle, me semble impliquer l'invention de dispositifs dont la réussite première est de s'adresser aux protagonistes de la vie urbaine sur un mode qui présuppose et actualise leur force, ce que l'on peut appeler leur expertise. Et il ne s'agit évidemment pas de se borner à réunir un groupe et à leur demander "que voulez-vous ?". On ne demandera pas à des gens jusque-là définis comme "faibles" de produire soudain leur propre expertise, ce serait une mauvaise utopie, partant de l'idée que la seule répression séparait ces gens de leur propre force. D'autre part, bien sûr, ce n'est pas d'une politique cosmétique qu'il est question - politique immédiatement repérée et à laquelle seuls acceptent de participer ceux qui espèrent en tirer des avantages personnels. Doivent donc être évitées activement, délibérément, politiquement, les entreprises de type encore et toujours pédagogique, qui visent à faire passer - comme si on en "apprenait" ensemble la nécessité incontournable -, des décisions et des mesures déjà engagées pour l'essentiel.

Ce qui, évidemment, est plus facile à dire qu'à faire, mais ce qui, pour le coup, nous intéresse tous, que nous soyons ou non urbanistes. J'ai toujours pensé qu'un problème n'était pas trop mal posé lorsque, posé ainsi et non autrement, il croise d'autres problèmes et les met en résonance au point de la plus haute difficulté.

Ce que je vise, et c'est normal parce que "réinventer la ville", ce n'est pas rien, est donc un processus éminemment coûteux en temps, en efforts, en déconvenues, en désordre relatif, en reprise constante : complexe. Ce qui implique d'autres contraintes, portant cette fois sur l'extérieur.

En effet, le processus est voué à échouer s'il lui est demandé de faire ses preuves, de prouver qu'il constitue, par exemple, une meilleure solution que la politique de tolérance zéro qui a, dit-on, sécurisé les rues de New York et a rempli les prisons américaines : choix délibéré de la politique de la complication puisqu'on fait respecter les conventions.

C'est un processus qui doit également résister à l'attrait de la stabilisation, qui rassure et permet la lisibilité, le "qui fait quoi". En effet, il doit être question d'expérimenter des dispositifs assez multiples, assez redondants, assez disparates, assez indéterminés quant à leur fonction, pour qu'ils ne deviennent pas eux-mêmes un nouveau mode de stratification, enjeu de rivalités pour de nouveaux petits chefs (comme le sont aujourd'hui tant de centres culturels créés par la bonne volonté de l'Etat).

C'est aussi un processus vulnérable à l'accusation de "jouer avec le feu", d'attiser les conflits. En effet, il n'y a de véritable création sociale que lorsque ce sont des forces qui acceptent de se lier, de s'articuler, ce qui suppose qu'elles réussissent d'abord à articuler, à produire leur propre mouvement, c'est-à-dire à actualiser, affirmer et produire une hétérogénéité réelle et a priori conflictuelle.

C'est ainsi, me semble-t-il, que la question de la complexité peut prendre son importance. Il ne s'agit pas de science, ni d'utopie, mais de choix : maintenir l'idéal d'une ville homogène, lisible de l'extérieur, compliquée et fonctionnelle, ou risquer une ville qui apprend, c'est-à-dire aussi une ville brouillonne, conflictuelle, incertaine, pleine de palabres et de négociations, et donc relativement opaque par rapport à l'extérieur. Une ville décevant les bonnes intentions de

tous ceux qui demandent des comptes sans entreprendre de participer à la création de comptes pertinents, de tous ceux qui pensent qu'ils ont le droit de connaître sans avoir à pénétrer, et donc à créer.

On l'aura compris, s'il y a une question de la complexité en matière de réinvention des villes, cette question désigne un choix éminemment, radicalement, politique, un choix que les urbanistes, aménageurs et autres gestionnaires de l'espace urbain sont bien incapables de décider entre eux. Mais il leur appartient, s'ils pensent ce choix nécessaire, de refuser le rôle de médecin, de s'abstenir de toute opération qu'ils savent cosmétique, d'apprendre - et d'apprendre à dire aux autres - ce qui voue aujourd'hui leurs bonnes intentions et leurs bonnes idées à rester cela, de bonnes intentions et de bonnes idées.

On ne peut en demander plus à quiconque, mais peut-être ne peut-on en demander moins à ceux qui affirment la nécessité de "réinventer la ville".

biographie et bibliographie

Philosophe des sciences, Isabelle Stengers, née en 1949, enseigne depuis 1987 à l'Université libre de Bruxelles

Les livraisons littéraires d'Isabelle Stengers sont nombreuses, qu'il s'agisse d'ouvrages personnels, ou écrits en collaboration avec d'autres chercheurs. Celle menée avec Ilya Prigogine (prix Nobel de chimie) donnera naissance à « La nouvelle alliance » (Gallimard 1979) et à « Entre le temps et l'éternité » (Fayard 1988), ouvrages dans lesquels est posé le problème de la physique confrontée aux problèmes du temps et de l'irréversibilité. Suivra « L'invention des sciences modernes », ces sciences qui constituent pour elle « un nouvel usage de la raison ». En 1997, « Sciences et pouvoir », s'attache à donner à ces thèmes une pertinence politique et citoyenne. Après sa rencontre avec Léon Chertok et Tobie Nathan, Isabelle Stengers se penchera sur l'histoire difficile des rapports entre psychanalyse et sciences avec : « L'hypnose : blessure narcissique », « Médecins et sorciers » ou encore « La volonté de faire science : à propos de la psychanalyse » tous trois ouvrages parus aux éditions « Les empêcheurs de penser en rond », entre 1990 et 1995. Dans « Cosmopolitiques », elle pose à nouveau la question des savoirs dits « modernes », cette fois à partir d'un problème : « Est-il nécessaire que ces savoirs se présentent et se décrivent sur un mode polémique ? ». Aujourd'hui, Isabelle Stengers poursuit sa réflexion autour de la popularisation des sciences ; c'est dans cette perspective qu'elle s'intéresse aujourd'hui à l'écriture d'œuvres de « scientifiction », tout en s'engageant politiquement dans des luttes traduisant les exigences de ce pari que nous appelons « démocratie ».